

Tels sont les moyens simples, généraux, recommandés dans tous les livres qui traitent d'agriculture, et que nous nous permettons de rappeler ici, parce qu'ils ne sont jamais assez connus.

S'ils étaient pratiqués partout et avec intelligence, c'est-à-dire en les modifiant suivant les lieux et les circonstances, mais en ne perdant jamais de vue les nécessités premières de la vie, nous ne craindrions pas d'affirmer que nous verrions bientôt disparaître ces maladies qui sont presque à l'état d'épidémie à certaines époques de l'année.

Soins à donner aux jeunes taureaux.

Un jeune taureau que l'on destine à l'amélioration d'un troupeau, doit recevoir, pendant au moins quatre mois, et tous les jours une certaine quantité de lait doux, avec du pain de lin. Sa nourriture doit être réglée de manière à le tenir en bon état de santé, sans cependant viser à ce qu'il soit à l'état de graisse absolue tel qu'on en voit que trop souvent à nos exhibitions. Du pain de lin comme nous le disions plus haut, de l'avoine moulue, avec du foin ou un bon pâturage, leur donnant de temps à autre des légumes, sont ce qui leur convient le mieux.

Pendant la première année, afin de l'habituer à le mener partout, un jeune taureau doit être conduit à la bride, de temps à autre. A moins de circonstances particulières un jeune taureau ne doit pas pâturer avec les vaches; mais lorsqu'il est nécessaire de le tenir enfermé à l'écurie, on doit lui donner de l'exercice au dehors, et plusieurs fois dans la journée. Pour le jeune taureau que l'on garde constamment à l'étable, il est nécessaire de lui rogner de temps à autre les ongles du sabot, afin qu'il n'éprouve aucune difficulté dans la marche.

Les taureaux qui sont constamment à l'écurie peuvent devenir vicieux; mais cela dépend beaucoup de celui qui en a le soin. Si celui-ci le maltraite, ou craint de s'approcher du jeune animal, il importe d'en confier aussitôt le soin à d'autres. Toutes ces précautions sont absolument nécessaires. A leur défaut combien de cultivateurs ont été obligés de se défaire de jeunes taureaux d'une grande valeur, uniquement parce qu'ils ne pouvaient pas les maîtriser et qu'il était dangereux de les garder à l'étable ou au pâturage. Des accidents assez sérieux arrivent pour n'avoir pas donné aux jeunes taureaux toute l'attention convenable, en en confiant la garde à des jeunes gens qui prennent plaisir à les agacer, même à les torturer.

Les soins apportés aux cultures.

Nous avons dit bien des fois que le plus riche n'était pas le cultivateur qui possédait la plus grande quantité de terrain, mais bien celui qui le cultivait le mieux; nous en trouvons une preuve dans le fait suivant d'un cultivateur de Montbel, en France:

Ce cultivateur avait deux filles qu'il nourrissait et élevait avec le produit de son travail appliqué à la culture de la vigne, son unique propriété. Quand il maria l'aînée, il lui donna le tiers de son humble patrimoine et reporta sur la partie restante l'engrais et les travaux distribués jadis à la totalité; il bêcha deux fois au lieu d'une et fuma davantage son terrain; grâce à ce procédé le revenu resta le même.

Bientôt il maria la seconde de ses filles, et comme à la première, il lui donna pour dot un tiers de la propriété consacrée à la culture de la vigne. Par suite de cet héritage qu'il accordait à sa fille, il ne lui resta que le tiers de son ancienne et unique propriété.

Ce cultivateur intelligent et soigneux de subvenir lui-même à sa propre existence sans le secours de ses enfants qui n'auraient certainement pas refusé de lui venir en aide, concentra sur cette fraction du terrain qui lui restait les soins de culture et la fumure qu'il attribuait autrefois à sa propriété avant qu'elle fut divisée: au lieu d'une façon, il en donna deux, il en donna trois, sans jamais diminuer la quantité d'engrais primitivement employée, et, par cette manière d'agir, il récolta toujours la même quantité de vin, ou plutôt il en récolta davantage. Le rendement fut donc ainsi plus que triplé.

Voilà un bien utile enseignement, et nous laissons à nos lecteurs le soin de tirer eux-mêmes la conclusion de ce qui précède.

C'est le cas de dire ici, avec le poète;

Travaillez, prenez de la peine,

C'est le fond qui manque le moins.

Pronostic du temps par les bêtes.

Chauve-souris.—Quand on nous voit en grand nombre et volant plus qu'à l'ordinaire, nous annonçons un jour chaud et serein. Quand nous sommes clair-semés vers la nuit, et que le petit nombre d'entre nous qui s'abattent en l'air entrent par les fenêtres ouvertes en jetant de petits cris, c'est du mauvais temps pour le lendemain.

Chouette.—Les cris que je pousse par le mauvais temps annoncent le beau.

Corbeau.—Je suis de l'avis de la chouette quand on m'entend croasser de bon matin.

Canards et oies.—Quand nous volons ça et là et que nous plongeons en criant, c'est que la bienheureuse pluie ou quelque réjouissant orage va enfin varier pour nous la monotonie d'un ciel sans eau.

Abeilles.—Quand nos moissonneuses sont sédentaires ou qu'elles reviennent de bonne heure des champs, sans avoir leur charge de pollen, le temps n'est pas sûr. Il y a de la pluie dans l'air.

Pigeons.—Nous rentrons tard quand il n'y a pas de beau temps à espérer pour le lendemain. Ne faut-il pas profiter de la soirée et nous donner un peu de plaisir? On a bien le temps de rentrer au colombier!

Moineaux.—Nous sommes naturellement criards, mais nous redoublons le soir, quand le ciel menace de pluie, que le baromètre descend.

Coqs et poules.—Qu'avez-vous donc à vous rouler ainsi dans la poussière! cela n'est pas propre.—Nous secouons ainsi les puces, qui nous piquent en signe de pluie prochaine.—Alors, reprend le coq, s'il en est ainsi, il faudra que je sonne de ma trompette quand le soleil sera couché, pour prévenir les camarades de ce qui nous attend demain.

Hirondelles.—Volons bas, plus bas, nous ne prendrons pas un moucheron à la volée. Le temps se gâte